

## Nouveautés littéraires

---

Number 175, 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/81404ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this review

(2015). Review of [Nouveautés littéraires]. *Québec français*, (175), 100–116.

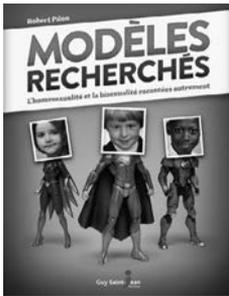
essais  
autobiographiques**ROBERT PILON**  
*Modèles recherchés. L'homosexualité et la bisexualité racontées autrement*

Montréal, Guy Saint-Jean éditeur, 2015, 224 pages

GRIS-Montréal (Groupe de recherche et d'intervention sociale), qui œuvre dans les milieux scolaires pour démystifier l'homosexualité et la bisexualité auprès des jeunes, fête ses 20 ans. Pour l'occasion, un ouvrage magnifique est publié chez Guy Saint-Jean éditeur, qui regroupe une soixantaine de témoignages, dont certains de personnalités connues, racontant le cheminement d'homosexuel(le)s ou de bisexuel(le)s ou encore celui de leurs proches. On offre ainsi au grand public l'occasion d'« entendre » ce qu'apporte le Groupe GRIS quotidiennement dans les écoles : des histoires vraies, parfois sensibles et parfois drôles, qui disent toutes, avec des voix différentes, la difficulté d'accepter son identité sexuelle différente, de la dire et de l'afficher. La force de ces témoignages, de tous horizons, se retrouve dans cette unanimité, peu importe l'âge, la situation, à vouloir simplement et sincèrement exprimer une volonté, pour tous, de pouvoir exprimer leur réalité, qui est celle d'avoir une orientation sexuelle autre que celle de la majorité. Exprimer cette condition, selon la variété de ces « confessions », c'est d'abord l'identifier et l'accepter, ce qui entraîne forcément de la dire, aux amis et à la famille, et, en bout de parcours, de la reconnaître et de l'afficher, dans son milieu de travail et dans la société en général. Le parcours du combattant est long à qui on impose, involontairement, ce chemin... Chaque étape représente donc un *coming out*, expression consacrée qui rappelle, littéralement, de « se sortir » de la société pour pouvoir afficher sa différence. Il serait temps qu'on parle plutôt de *coming in*, d'entrer ouvertement dans le monde... et de rappeler que la beauté d'une société réside précisément dans ses différences. C'est justement à cela qu'un livre comme *Modèles recherchés* peut contribuer.

Si le propos touche autant, on le doit en grande partie au maître d'œuvre de ce livre, Robert Pilon, qui a sollicité et recueilli les nombreux témoignages pour créer une mosaïque représentative, mais surtout qui, on le devine à la simplicité et la sincérité de la forme dans laquelle ils nous sont livrés, a su créer une complicité suffisamment chaleureuse avec ses interlocuteurs pour les faire se livrer dans le bonheur. Cette écoute respectueuse et cordiale transpire à travers chacune des histoires et donne une sorte d'unité à l'ensemble. Pour nous attirer vers ce contenu, la facture léchée de l'ouvrage et la conception graphique exceptionnelle d'Étienne Dicaire, qui parvient habilement à faire se répondre les textes et les motifs illustratifs, donne une atmosphère ludique et élégante à ce beau livre, qu'on devrait diffuser à grande échelle, pour que tous ceux et celles qui ont besoin de ces modèles puissent enfin les trouver.

\* ISABELLE L'ITALIEN-SAVARD



nouvelle

**FRANÇOIS BLAIS**  
*Cataonie*

L'instant même, Québec, 2015, 119 pages

Six nouvelles, six émerveillements. François Blais ne change pas de lieu mais de registre : nous sommes maintenant dans le « Grand Shawinigan », après le petit, tristounet, hivernal. Cette fois, il s'identifie au narrateur, qui se raconte à la première personne du singulier, dans un exercice d'autodérision comme il en existe peu dans la littérature québécoise – en fait, je ne connais aucun livre d'ici qui puisse rivaliser avec cet humour caustique, voire féroce. Et ce n'est pas tout : il prend ses distances face à la langue de ses romans, pastiche des « fades brouets » (p. 115) de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, mais en exagérant l'affectation, la préciosité, en utilisant à l'excès des adjectifs, le subjonctif de l'imparfait (il y en a d'ahurissants), etc.

Dans la nouvelle d'introduction, « Combien ? », l'écrivain se méfie de son logiciel, incapable de déterminer le nombre exact de mots de son plus récent roman. Il a donc recours à un « compteur » certifié, débourse une petite fortune pour ses services, n'obtient toujours pas satisfaction, se fait rabrouer par son meilleur ami, Firmin, son *alter ego*, qui refuse de se laisser entraîner dans cette folie de mathématiques de bas étage. Mais l'auteur revient inlassablement sur sa lubie, se met enfin lui-même à la tâche pour arriver à... Non, je ne vends pas la mèche.

C'est ce genre d'obsession que nous retrouvons dans chacune des nouvelles, où l'auteur pousse l'idée fixe jusqu'au bout. Ainsi, dans « La naine », où le narrateur se dit profondément épris d'une caissière défiant la verticalité, pour demeurer dans le langage politiquement correct, alors qu'elle est promise à un beau jeune homme riche. Rien à faire : la jalousie se superpose à la démence amoureuse, il menace la naine de mort. Ailleurs, dans « La chute de Camus », on devine avant de lire la première ligne, qu'il ne s'agit pas du vénéré Albert, mais d'un André du même patronyme, dont la blague sur les méfaits d'un petit cochon meurtrier, condamné à être grillé sur la chaise électrique, a été tronquée de ses trois ou quatre derniers mots dans un exemplaire de..., tenez-vous bien, *Placid et Muzo*, la bande dessinée qui lui rappelle son enfance. Quoi de plus naturel, avant de sombrer dans la dépression, que de dépister l'auteur de la blague incomplète et de vouloir en connaître la fin ? (Bien entendu, le pacte entre le lecteur et l'écrivain m'interdit d'en révéler la fin.) Même remarque pour « Raskolnikov », célèbre meurtrier créé par Dostoïevski dans son roman le plus lu, *Crime et châtiment*. On le voit : Blais ne recule devant rien, ni devant l'assassinat de la tante de son narrateur ni devant celui de sa maîtresse, riche à souhait. Il s'en tire comment déjà ? À vous de le découvrir. (D'ores et déjà, une promesse de ma part : les scènes préparatoires des meurtres sont absolument hilarantes.)

À un jeune homme désormais riche, qui, après avoir frayé « avec les pires canailles du Grand Shawinigan, donn[é] à souper aux actrices et aux cocottes à la mode, fréquent[é] tous les mauvais lieux, ne supportant pas qu'une orgie se déroulât sans qu'il en fût » (p. 77), que reste-t-il ? La politique, bien entendu. Voyez comment cette nouvelle se termine (de manière désopilante, bien sûr), et, pour mettre la cerise sur le gâteau, l'auteur, en toutes lettres François Blais, se retrouve dans un roman de Laure Conan, *Angéline de Montbrun*, une « blquette » (p. 100) qui l'amène au domaine de Valriant où il rejoint... son épouse, morte depuis plus d'un siècle.

J'ai toujours admiré la précision dans le choix des mots, la construction du récit, les finales surprenantes chez Blais. Dans ces nouvelles, il nous offre non pas une variation sur son thème préféré et inépuisable – le monde des laissés-pour-compte –, mais la preuve de la variété des registres dont il dispose. En grattant ici et là, on retrouve l'auteur de romans amusants en surface, mais qui expose à sa façon, et toujours brillamment, les failles de notre société.

✱ HANS-JÜRGEN GREIF

## VÉRONIQUE BOSSÉ

### *Vestiges*

Lévesque éditeur, Montréal, 2014, 182 pages,

coll. « Réverbération »

Au milieu de toutes les propositions littéraires récoltées en 2014, celle de Véronique Bossé mérite un accueil favorable. Il s'agit pour elle d'un premier livre et, même si les onze nouvelles regroupées dans son recueil ne sont pas d'égale qualité, son œil vigilant, son empathie naturelle et la souplesse de sa plume constituent des facteurs fort prometteurs.

Les « Vestiges » visibles ou parfois dérobés relevés au fil des pages couvrent des mondes qui, pour peu que l'on regarde autour de soi, sont familiers. Songeons aux « Relents » soporifiques d'un mariage qui s'effrite à la suite de la naissance des enfants, aux « Stigmates » qu'une adolescente perturbée s'inflige par désespoir ou aux « Torrents » tumultueux de la modernité qui emportent un vieil employé modèle. Toutefois, l'auteure ne conduit pas toujours le lecteur là où il croit aller. Ce qui s'avère réjouissant. Dans « Archives », Odile Lavoie, inadaptée sociale en perte de contrôle, croise le regard d'un homme qui éveille en elle un souvenir flou. La jeune femme se torturera les méninges longtemps avant de se résoudre à le suivre pour le démasquer. Et la surprise sera de taille, tant pour elle que pour nous. Ailleurs, l'étonnement se trouve dans la forme. Quelle est l'identité du mystérieux narrateur de « Torrents », celui qui en silence recueille les doléances d'Igor Cadorette, portier zélé au Beau Manoir de la Morue ? Avant d'obtenir la réponse, la question réapparaîtra plus d'une fois dans notre esprit. Ces deux nouvelles combinent plusieurs éléments bien agencés : obser-

ventions judicieuses, dialogues pétillants, personnages vivants. Seulement, il me semble qu'elles s'étirent inutilement en longueur, et les textes courts sont plus frappants. Le caractère poignant de « Legs » en fait mon préféré. Ce bref récit, dans lequel une fillette interprète à sa manière les albums de photos de celle qui veille sur elle, se rapproche de la perfection. « Carrefour », la dernière nouvelle, réunit plusieurs personnages rencontrés précédemment, un peu comme si l'auteure avait souhaité leur donner une ultime chance de prendre la parole. Une façon sympathique de mettre en action la théorie de Milgram (celle du maximum de six degrés de séparation entre deux personnes) évoquée antérieurement. « Nul ne peut dire ce qu'elles deviennent, nos traces et nos histoires, entre toutes ces mains, dans toutes ces têtes qui peuvent choisir de leur prêter vie » (p. 54). Sinon, peut-être, Véronique Bossé... En parvenant à illustrer cette banale réalité avec une générosité instinctive.

✱ GINETTE BERNATCHEZ

## DANNY ÉMOND

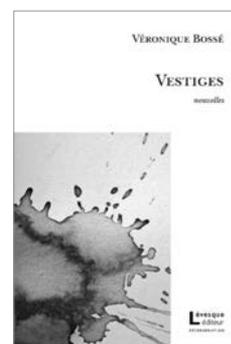
### *Le repaire des solitudes*

Montréal, Boréal, 2015, 160 pages

Danny Émond signe un premier livre réussi attestant qu'il possède déjà le bagage nécessaire pour exercer le métier d'écrivain : une humanité sincère, une langue fluide et harmonieuse et ce talent persuasif qui, mine de rien, dessille l'œil du lecteur. Les vingt-neuf nouvelles regroupées dans *Le repaire des solitudes* débouchent sans doute sur une perspective pessimiste, mais elles font éclater une vérité dérangeante tristement contemporaine.

Le premier texte, intitulé « Autofriction », se rapproche d'une déclaration d'intention. « J'écris surtout parce que ça coûte moins cher qu'un psy. Je ponds des récits où il ne se passe rien, qui se terminent mal et que je déconseillerais aux suicidaires » (p. 13). Il sera suivi de « Forceps », une histoire qui donne naissance à un personnage récurrent, Maurice, rejeté par sa mère dès son premier cri. L'homme n'échappera jamais à son statut d'épave, mais il appartient à une époque antérieure, et l'amitié inconditionnelle qui le lie au père du narrateur lui apportera au final une certaine forme de consolation. Un soutien moral dont la plupart des autres protagonistes restent privés, car d'évidence, aux yeux de l'auteur, le repaire des solitudes se situe dans *l'ici et maintenant*. Chez cette employée d'un Tim Hortons abandonnée par ses amis au moment où elle avait besoin d'eux. Chez ces jeunes laissés à eux-mêmes et incapables d'entrevoir un avenir prometteur. Chez celui qui accepte « Les lèvres anonymes » d'une pauvre fille avant de la repousser. Chez celle qui accueille passivement l'outrage d'une brute pour oublier son enfance flétrie.

nouvelles



Sans port d'attache, accrochés à un *No Future* dérisoire, tous ces personnages dérivent sur la mer fangeuse qui les emportera. Aucun point d'ancrage à l'horizon. On se dit, mais pourquoi ? En réponse à cette question, saisi par une nostalgie fugace, l'auteur signe « Vie antérieure », une nouvelle dans laquelle il fait dire à un vieil agriculteur : « Et les heures s'écoulaient lentement, lentement, dans les longues soirées froides, et nous n'avions plus rien à nous dire, mais la présence de l'autre nous suffisait... » (p. 78) et cet autre, même s'il n'était qu'un compagnon d'infortune, semble avoir été sacrifié sur l'autel de l'individualisme et de l'instantanéité. Au même titre que ce grand-père « brusque, brutal, peut-être, mais pas par méchanceté » (p. 109) dont rêve le narrateur de l'histoire « Un grand-père au conditionnel ».

« Je gratte mes cicatrices, frotte les croûtes, ça pince et ça tire, la douleur m'inspire... » (p. 13) De fait, en refermant ce livre, on ne peut qu'acquiescer à ces mots. Néanmoins, Émond ne couche sur le papier que l'essentiel. Et sa plume, jamais contaminée par les effets de style, construit des récits si poignants qu'ils en donnent parfois la chair de poule.

\* GINETTE BERNATCHEZ

### LISE GAUVIN

#### *Parenthèses*

Lévesque éditeur, Montréal, 2015, 130 pages,

coll. « Réverbération »

La nouvelle québécoise doit beaucoup à Lise Gauvin, une figure de proue du genre tant par ses propres fictions que par ses essais et son travail de critique. *Parenthèses*, son troisième recueil, mise sur ces temps d'arrêt qui constituent une sorte de hiatus dans la trame du quotidien.

La première partie, intitulée « Déplacements », nous entraîne dans des endroits qui permettent d'entrevoir des possibilités multiples : le brouhaha d'un aéroport, une obligation mondaine suivie d'une invitation imprévue au restaurant, le partage de l'espace dans un train, une excursion touristique encadrée par une étrange accompagnatrice, une visite dans un musée, une animation dans un café philosophique. Tout peut arriver, certes, mais les personnages découvrent ces lieux en observateur accidentel. Ils fouillent du regard ceux qui les entourent, s'attardent à l'ambiance et se laissent dériver dans un état d'apesanteur lié à la rêverie. Acceptant ainsi, comme Amélie, de vivre à l'écart de leur propre destin pendant quelques heures.

Curieusement, la seconde partie du livre récupère le titre d'un précédent recueil : « Arrêts sur images ». Sous ce découpage, six nouvelles des plus éclectiques se démarquent par leur singularité. « Robinson » met en scène un naufragé qui décoche une œillade à Marcel Proust. Puis, l'observation des occupants d'un immeuble, qui se déplacent derrière leurs fenêtres, nous conduit vers un voyeurisme teinté de curiosité. « La sieste à Felluga » esquisse le tableau saisissant

de trois jeunes soldats qui viennent d'accomplir leur triste mission, alors que « Mamouche » nous parle de la relation « spéciale » qui se développe entre un homme et une mouche. Sous son étiquette éponyme, le dernier tiers du livre fait en quelque sorte écho aux premières nouvelles : une croisière un peu morne, une fête familiale programmée, quelques heures de veille passées auprès d'une mère malade et une dernière histoire qui, en reconduisant certains personnages, Amélie et Philippe, laisse cette fois-ci présager les bienfaits d'une parenthèse explicative.

Gauvin a recours à des procédés narratifs variés qui impriment une cadence tranquille à ses récits. Dans « *Mirabel Blues* », les appels répétés du haut-parleur de l'aéroport fractionnent le texte alors que dans « *L'homme qui dort* », c'est une formule récurrente qui intensifie la narration. Ailleurs, les heures qui filent ou les escales prévues lors d'une croisière ponctuent l'action. Cette approche engendre une atmosphère propice aux situations évoquées tout en conférant à ces histoires une simplicité émouvante. La sublime perfection d'une nouvelle comme « La sieste à Felluga » suffit à rendre ce recueil admirable.

\* GINETTE BERNATCHEZ

### CHRISTIANE LAHAIE

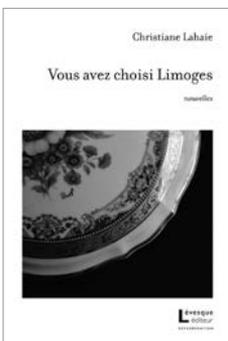
#### *Vous avez choisi Limoges*

Lévesque éditeur, Montréal, 2015, 132 pages,

coll. « Réverbération »

Pour Christiane Lahaie, le voyage, en soi comme à l'étranger, représente un thème de prédilection. Son dernier recueil de nouvelles, *Vous avez choisi Limoges*, nous transporte en France, dans le Limousin, en des lieux que l'écrivaine a manifestement habités, arpentés et observés. Des lieux qui serviront de cadre à cet objet d'intimité qu'est la solitude vertigineuse à laquelle personne ne peut vraiment échapper.

La jeune fille anorexique de « R.S.V.P. » est une figure représentative de l'ensemble des personnages. « Sarah n'a personne dans sa vie. N'a pas de vie non plus ». En vérité, elle appartient tout de même à une famille, elle a quelques copines, un professeur d'anglais qui la fait rêver... Mais, « rien ne saurait la guérir d'être elle-même. Rien ». Et voilà bien la tragédie véritable de ces personnages velléitaires qui flottent au-dessus de la mêlée en quête d'eux-mêmes. Au supermarché, Sophie fantasma une liaison avec l'homme qui pousse un charriot devant elle. Au cybercafé, Lorelei se cantonne dans une idylle électronique par crainte de la réalité. Irène peint des animaux de porcelaine en rêvant au seul garçon qui s'est soucié d'elle. Attentive à son apparence, mais effrayée par l'amour, Perle vend des produits cosmétiques. « Tout cela dans l'espoir qu'on lui fasse un signe ». Il y a celle qui a choisi Limoges pour s'abstraire du quotidien et celui qui a jeté son dévolu sur cette même destination afin de prendre des vacances qui l'insupportent. Cet



écrivain, effarouché par l'ambiance d'une foire du livre et cet autre qui souhaite écrire l'histoire qu'il porte en lui depuis vingt ans. La plupart attendent un signe qui pourrait les libérer de leur léthargie.

Le recueil bénéficie d'une remarquable cohésion tant par l'unité d'espace que par l'atmosphère troublée qui se dégage de l'ensemble des textes. Il est soutenu par une narration allégorique, un rythme lent et un vocabulaire précis. La tentation de la virtuosité tenaille sans doute l'auteure, ce qui crée une certaine distanciation à l'égard des drames qui se nouent, mais cela ne diminue en rien la qualité littéraire constante de ses nouvelles.

✱ GINETTE BERNATCHEZ

## ROBERT LALONDE

### À l'état sauvage

Boréal, Montréal, 2015, 162 pages

Avec son nouveau livre, Robert Lalonde offre non pas un roman, mais sept nouvelles reliées entre elles, d'abord par le narrateur, ensuite par la thématique. La portée de l'ensemble apparaît plus « tragique », plus « sombre » aussi, pour employer des termes galvaudés. L'auteur se décrit comme un homme toujours en train de fuir quand il rencontre des êtres humains – des hommes, pour l'essentiel – qui ont marqué sa vie.

Ainsi, dans la première nouvelle, « La petite goélette rouge à roulettes », l'auteur remonte à son enfance, réincarnée dans la figure touchante de Julot, jeune garçon troublant, chez qui il découvre ses propres traits d'autrefois : le plaisir de former des mots nouveaux, le rêve de découvrir l'ailleurs. L'enfant, tantôt grave et pensif, tantôt fantasque, adore inventer des histoires. Julot comprend sur-le-champ que l'écrivain et lui sont taillés dans le même bois. Par moments, l'essentiel est juste murmuré. L'homme dit à Julot : « Tu sais, quand on commence à prendre l'habitude de parler de ce qu'on aime au reste du monde, on a une toute petite voix presque inaudible. — J'ai senti qu'il riait contre ma joue. » (p. 24) Cet autoportrait en miroir ouvre la voie à la rencontre avec Hervé, nomade éternel, qui « n'a pas été bâti pour maigrir entre quatre murs, mais pour traverser des forêts pis des rivières, sans jamais revoir les mêmes » (« Marcher la terre », p. 41).

Quand l'écrivain est attendu pour une lecture publique à Gaspé, l'avion doit atterrir à New Richmond à cause d'une tempête de neige. Il y rencontre Étienne, ancien camarade de classe qui, jeune, a voulu écrire, mais n'a jamais réalisé son rêve, parce que « dans le cœur [ça] ne marche pas avec ce que j'ai dans la tête. [...] Et ça me dégoûte, t'as pas idée ! » (« Le vent qui ment », p. 61) Étienne ose dire ce que l'écrivain tait : « [N]ous deux, c'est fini aussi. Je prends le large, tout seul. Vivre vaut mieux qu'écrire » (p. 69). Voilà précisément le questionnement de l'écrivain après une vie

passée à rédiger ce qu'il a dans la tête et dans le cœur, ce que des hommes comme Bérubé (« Devant l'innocence toute neuve ») n'avouent que devant cet homme patient, silencieux, qui écoute sans juger une histoire du passé, où deux pêcheurs rencontrent une adolescente dont la beauté les rend fous de désir. Gilles, dans « Que viens-tu chercher chez les endormis ? », sera hanté par la mort de Pierrot, l'ami qui n'a pas eu le temps de devenir son amant. Dans la nouvelle suivante, « Euréka », le narrateur rencontre une autre version de Julot en la personne de l'adolescent Mathias. Ici, le drame aurait pu tourner au mélodrame, n'eût été la langue du terroir avec des mots crus nous ramenant à la rivière Témiscamingue. Malgré les dialogues savoureux, on aurait préféré un resserrement des textes et moins d'envolées lyriques, même si le vocabulaire demeure éblouissant dans la recherche de l'expression qui convient. Jusqu'à la dernière nouvelle, « *That's a good soldier!* », la fuite du narrateur (qui ne s'identifie pas) demeurerait l'une des forces motrices du recueil. L'écrivain rencontre son voisin herculéen, Jim, amoureux de chevaux, une force de la nature qui réussit à le retenir chez lui. Cette nouvelle rappelle les moments forts de « Brokeback Mountain » d'Annie Proulx, avec des images suggestives, faisant ressortir davantage l'intensité de la relation amoureuse.

Il faut l'immense talent de Robert Lalonde pour composer ces représentations d'amitiés et d'amours masculines. Dommage que l'éditeur n'ait pu convaincre l'auteur d'éliminer les longueurs dans les dialogues, de corriger à l'occasion la chronologie et de freiner l'usage abusif de qualificatifs. Ces faiblesses décevront sans doute plus d'un.

✱ HANS-JÜRGEN GREIF

## LOÏSE LAVALLÉE

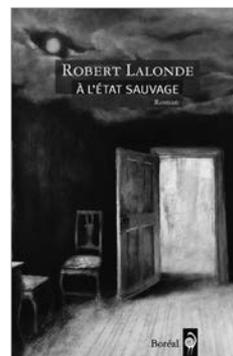
### Lune d'entre elles

Vents d'ouest, Gatineau, 2014, 162 pages, coll. « Rafales »

Le projet narratif de Loïse Lavallée se dessine autour de la lune, reconnue en littérature comme un puissant symbole de métamorphose salutaire ou dramatique. En nous proposant treize nouvelles qui s'achèvent sur une image évocatrice de la pleine lune, elle avance au fil des saisons jusqu'à une treizième lunaison, un phénomène cyclique que les hommes ont toujours aimé recouvrir de mystère.

Une jeune fille atteinte de névrose dissipe son anxiété en se berçant de façon compulsive. Un enfant découvre par hasard l'identité de son père, un homme qui ne lui est pas inconnu. Une femme vieillissante abandonnée par son mari parvient à se délester de son ressentiment. Dans ces trois nouvelles, l'auteure n'hésite pas à tirer le tapis sous les pieds de ses personnages ; une lumière indirecte, non dénuée de poésie, amortit cependant leur chute. D'autres histoires font discrètement intervenir le fantôme bienveillant des êtres chers. Dans « Clac ! », un vieux misan-

nouvelles



nouvelles

nouvelles

thrope déclare une guerre sans merci aux écureuils qui envahissent le territoire de ses oiseaux ; avec son humour noir, ce texte détonne un peu de l'ensemble. « Le regard des autres », celui que l'on pose sur l'étranger ou celui qui nous est adressé, expose avec finesse une prise de conscience trop longtemps différée. En évoquant la visite en prison d'une mère à son fils, « À double tour » nous immerge avec émotion dans l'atmosphère asphyxiante du milieu carcéral.

L'auteure, qui s'exprime avec une aisance naturelle, met à profit son expérience de l'écriture en dres-

sant rapidement la table. La présence régulière de la pleine lune confère un lyrisme émouvant à des situations bien concrètes. En fait, ma seule réserve concerne le dénouement de certaines nouvelles. Une seconde chute qui vise l'effet de surprise conclut parfois de façon abrupte un texte déjà bien ficelé (« Un cœur d'hélium », « Chute libre ») alors qu'ailleurs la finale semble obéir à une morale autoritaire (« Un si grand mensonge », « Clac ! »).

\* GINETTE BERNATCHEZ

## FRANÇOIS LEBLANC

### *Sors de ce corps*

Triptyque, Montréal, 2015, 192 pages

J'ai eu beaucoup de plaisir à lire chacune des vingt nouvelles rassemblées dans le dernier recueil de François Leblanc, *Sors de ce corps*. J'ai l'impression qu'elles pourront peut-être sourire aux lecteurs qui boudent encore le genre. Nombreux sont les nouvelles qui, *a priori*, se soucient surtout de la forme. Leblanc, pour sa part, se préoccupe tout autant de l'histoire, tissant chaque fois une courte intrigue habilement développée. Le dénouement attendu n'est jamais celui que l'on anticipe, mais il n'en demeure pas moins logique et naturel.

Les personnages qui traversent ses récits sont authentiques, bien campés. Ils nous escortent en terrain connu, là où projets calculés et bonnes intentions se heurtent de manière concrète à la réalité contemporaine. Un homme entrevoit la possibilité de refaire sa vie avec un drôle de compagnon. Un autre a recours à un stratagème innocent pour exaucer le souhait de sa femme qui souffre d'agoraphobie. Devisant sur le bilinguisme, un couple de bobos chine chez un antiquaire de Pointe-Claire. Un écrivain soumet son nouveau manuscrit à un premier lecteur à tous coups désespérant. Pour un motif invouable, l'auteur d'un accident mortel est tenaillé par sa conscience... Le ton, qui obéit à la gravité douloureuse ou comique des circonstances, reste toujours d'une justesse frappante. De plus, la narration prend en compte des perspectives variées et des points de vue différents. Chaque nouvelle possède sa propre couleur. J'ai eu un faible pour « La faute à Péladeau », une histoire découpante mettant en scène un homme au comportement passif agressif qui tente de se débarrasser du cadavre de sa femme. Ainsi que pour « Galeries d'Anjou Chainsaw Massacre », un texte aux antipodes, qui transmet une émotion violente avec beaucoup de retenue.

L'épiphanie intime qui guette les personnages créés par l'auteur leur permet de sortir de l'ombre et d'afficher les sentiments complexes qu'ils combattent ou qu'ils étouffent. Et il faut bien se rendre à l'évidence, tous ces braves gens nous ressemblent.

\* GINETTE BERNATCHEZ

## BERNARD LÉVY

### *Le souffle court*

Les Éditions Triptyque, Montréal, 2014, 142 pages

Les huit histoires que nous propose Bernard Lévy sont écrites dans un style alerte et énergique qui serre de près les sports grisants, voire virils, qu'il nous décrit. Ainsi, alors que certains recueils s'aventurent dans plusieurs directions à la fois, le sien possède une cohérence parfaite, tant par le fond que par la forme.

Le texte éponyme met en scène un professeur d'université, ancien sprinteur, qui remonte le fil de l'Histoire en traversant la ville au pas de course pour se rendre à son travail. Ici, l'action se déroule en Bristélénie, un état totalitaire fictif où règne le terrorisme intellectuel. Dans la nouvelle suivante, le roi du Branago, potentat d'un pays africain également imaginaire, concrétise machiavéliquement la promesse que lui a soutirée le champion national de saut en hauteur. Ces deux histoires, qui affichent un certain ludisme, laissent facilement deviner l'intention politique de l'auteur. Avec « Zidane ou la huitième minute » et « Le baseball sauvera l'Amérique », Lévy récupère deux événements sportifs réels où l'intelligence de l'interprétation rivalise avec la médiatisation « contemporaine » des faits : le fameux coup de boule de Zidane et la poursuite d'un match de baseball interrompu en raison d'un tremblement de terre à San Francisco. D'autres textes se frottent au réalisme magique : une histoire de pêche mettant en scène un brochet monstrueux, des grimpeurs qui, sous les yeux des passants, escaladent un gratte-ciel avant de disparaître, une course à pied qui se déroule d'étrange façon. Puis il y a ce récit, qui m'a paru un peu longuet, sur les deboires d'un boxeur impliqué bien malgré lui dans un combat truqué.

Je dois avouer que ces nouvelles, qui débordent de testostérone et d'adrénaline, ne m'ont pas tout à fait séduite. Certaines se dénouent timidement et, lorsqu'ils ne sont pas complètement absents, les personnages féminins y tiennent des rôles secondaires ambigus. Néanmoins, la proposition de l'auteur est originale et son style reste efficace. Ses histoires accrocheront peut-être plus de lecteurs que de lectrices.

\* GINETTE BERNATCHEZ



**MAURICE SOUDEYNS*****Doucement, doucement !***

Lévesque éditeur, Montréal, 2015, 118 pages, coll. « Réverbération »

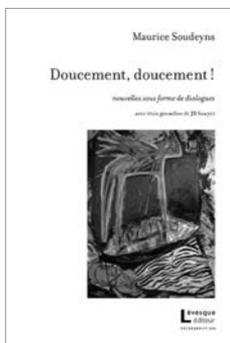
Dans la foulée de *Qu'est-ce que c'est que ce bordel ?*, publié en 2011, Maurice Soudeyns signe *Doucement, doucement !*, un recueil de dialogues de même nature qui rassemble neuf textes dans lesquels deux locuteurs s'affrontent sans gants blancs pour avoir le dernier mot.

Dans la première nouvelle, « Le train pour Riverside », un homme qui a perdu la tête, au sens littéral comme au sens figuré, engage la conversation avec son voisin de train qui, trois mois plus tôt, avait également égaré la sienne. « Il y a des têtes qui sont sympathiques à première vue et qui n'en font qu'à leur tête dès que vous tournez le dos ». D'emblée, le ton est donné. Nous nageons dans l'absurde au rythme débridé de répliques truffées de paradoxes amusants ou de jeux mots ingénieux. Le style n'est pas sans rappeler celui de l'humoriste Raymond Devos. Avec « Passeur d'âmes », le dialogue s'installe entre un homme qui vient de heurter une âme en peine avec sa voiture et cet autre chargé de les recycler et de les aider

à prendre leur envol. Chaque fois, l'auteur s'attaque à quelques-uns de nos travers en développant de petites satires philosophiques ou sociales. Au « Bureau des muses », un écrivain peste contre son absence d'inspiration. Dans « L'entrepôt de la mémoire », un employé parlemente avec son patron au sujet du manque d'espace quand « ça rentre de partout à la fois ». Au « Bureau des réclamations », un quidam qui a le sentiment d'avoir raté sa vie souhaite déposer une plainte.

D'une nouvelle à l'autre, le *modus operandi* reste le même. Dans une officine imaginaire quelconque, deux individus s'échauffent lors d'une discussion à bâtons rompus. Avec des personnages qui se fondent dans l'anonymat, sans didascalies ou descriptions parlantes, tous ces récits sont axés sur le plaisir d'une argumentation corsée. Sous le flot des répliques, on confond parfois les deux partis, mais en définitive, l'exercice s'avère jubilatoire.

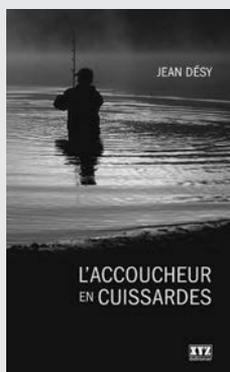
\* GINETTE BERNATCHEZ

**JEAN DÉSY*****L'accoucheur en cuissardes***

XYZ éditeur, Montréal, 2015, 223[3] pages

Jean Désy est devenu un auteur prolifique. Bon mal an, il publie un ou deux livres, privilégiant tantôt la poésie, tantôt le récit bref, voire le texte réflexif dans lesquels il nous livre ses connaissances ou ses expériences de vie. Son dernier ouvrage, *L'accoucheur en cuissardes*, renferme une quarantaine de récits autobiographiques qu'il dédie aux étudiants en médecine qu'il a eu le bonheur de côtoyer et de former au cours des quinze dernières années. Ces récits font état de ses expériences de médecin à plein temps ou de médecin dépanneur de Sept-Îles à Puvirnituk, de la rivière du Bras-du-Nord à Kuujuaq, du Nunavik à Chibougamou, chez les Inuits et les Indiens, qu'il a appris à aimer et à secourir tout au cours de ses nombreuses pérégrinations dans ce pays nordique où il se sent heureux. Écrivain et médecin, littérateur, poète et professeur, Jean Désy est tout cela et encore philosophe et humaniste. Ses thèmes privilégiés, il les trouve dans sa pratique médicale, dans ses déplacements nordiques, dans la nature qu'il privilégie, lui qui a déjà fui la ville, où il se sentait prisonnier et profondément malheureux, pour revivre loin de la civilisation moderne, qu'il trouve déshumanisée, répondant ainsi à l'appel de la toundra, de la lumière, de la souffrance et de la compassion devant la mort. Le narrateur de ces récits souvent émouvants est capable d'humanité, se donnant sans compter pour ceux qui ont besoin de son aide et auprès desquels il se sent utile,

parce qu'il retrouve enfin un sens à son existence. Il n'a pas toujours le plus beau rôle, comme lorsque, voulant soulager un bambin de quatre ans, qui s'est entré une bille dans une narine, il est profondément humilié devant la mère : au lieu d'aspirer par succion l'objet reçoit dans sa bouche « une marée de crottes de nez qui remontent dans la paille pour [lui] aboutir en pleine bouche, dans les dents » (p. 28). Il est loin d'être encore à son avantage, quand il est obligé de revenir en vitesse de la pêche à la morue pour procéder à l'accouchement d'une femme, sans avoir même eu le temps d'enlever ses cuissardes, lui qui sent la morue à plein nez. Parfois il s'amuse, car il est capable d'humour, au détriment tantôt d'un patient, tantôt d'un jeune collègue, comme dans « La rectoscopie », une expérience pour le moins problématique, ou encore dans le texte éponyme, alors qu'il rencontre parfois des situations absurdes : dans « Le braconnier », il doit recoudre le nez d'un pêcheur qu'un homard a labouré à l'aide d'une de ses pinces, le forçant ainsi à laisser croire au garde-chasse qu'il a été victime du mauvais traitement d'« un gars d'en bas » (p. 62). D'autres anecdotes sont carrément tragiques, telles la mort par pendaison d'un vieil ermite, dans le récit du même titre, ou frôlent la folie, comme dans « Psychose », « Une baleine » et « Tristesse ». Toujours, toutefois, on sent l'empathie de l'auteur pour ces gens souvent démunis, laissés-pour-compte, perdus dans « un pays



dans le pays », comme il le dit, mais un pays qui le comble de ses beautés et où il aurait aimé naître, pays de l'immensité, de la démesure, où il oublie l'absurdité d'un monde qui le force à errer du sud au nord... Des histoires racontées avec passion, qui suscitent chez le lecteur et la lectrice une foule de réflexions et de questionnements sur le sens de la vie à travers « une galerie de portraits, aussi touchants que colorés », d'hommes et de femmes d'une grande vulnérabilité, aux prises avec la douleur, la souffrance, les difficultés de l'existence, mais aussi sur ce que devrait être la pratique de la médecine. À lire et à méditer, lentement, d'une anecdote à l'autre, d'une leçon de vie à une autre.

✱ AURÉLIEN BOIVIN

**LOUIS JOLICŒUR**

*Poste restante*

L'instant même, Québec, 2015, 400 pages

**SERGIO KOKIS**

*Le sortilège des chemins*

Lévesque éditeur, Montréal, 2015, 192 pages, coll. « Réverbération »

Pendant les années 1970, bon nombre de jeunes Québécois ont entendu l'appel du large. Ils étaient des milliers à se rendre en Inde, sans trop se soucier de ce que leur réservait ce trajet. Quarante ans plus tard, Louis Jolicœur puise dans son journal de voyage pour retracer l'immense périple, sans nostalgie, plutôt étonné d'avoir pu accomplir cette prouesse.

Il visite l'Angleterre, la Belgique, la France, l'Allemagne de l'Ouest, l'Italie, la Grèce (surtout l'île de Crète), la Turquie, l'Iran, le Pakistan, l'Inde, le Népal, pour retourner à Istanbul à bord du « bus magique ». Il fait de l'autostop, avec havresac, sac de couchage, quelques adresses au cas où... une toute petite tente, des comprimés contre la malaria, sous la pluie, fouetté par le vent, mordu par le froid, souffrant de la chaleur tropicale. Il y a des rencontres insolites (dont certaines referont surface dans des nouvelles), le ciel de l'Europe, celui de l'Asie mineure, de l'Inde, de l'Himalaya

et, surtout, la gamme des couleurs qu'un peintre n'aurait pas su mieux saisir. Quand aucun automobiliste ne s'arrête, il marche et goûte au plaisir de la solitude. Ce voyage n'a rien à voir avec celui des jeunes *gentlemen* britanniques du XVIII<sup>e</sup> siècle, qui ont lancé la mode du tour de la Méditerranée, avec l'Italie et l'Égypte comme haltes à explorer à fond.

Ce qui fascine dans ce récit, c'est l'insouciance avec laquelle un jeune homme de dix-neuf ans peut se jeter dans l'aventure. Il parvient à terminer le parcours selon ses plans, évite les pièges, mûrit, preuve de maturité, apprend et fait preuve de compréhension, de compassion, de tolérance. Il rentrera chez lui épuisé, malade, mais les mauvais moments,

l'angoisse, les travaux exténuants (à Crète, par exemple, pour gagner l'argent qui lui permettra de continuer le voyage), la nourriture que son corps supporte mal, tout cela ne comptera plus en comparaison avec l'évolution du jeune adulte. En un an, il a fait des pas de géant, est devenu un homme responsable. Istanbul et son célèbre *pudding shop*, point de rencontre des hippies, Ankara, des villes iraniennes, puis Madras, Delhi, Bombay, Goa ou Pondichéry sont autant de lieux où le voyageur fait ses découvertes, celle de l'altérité surtout, mais aussi les rencontres de femmes qu'il ne reverra jamais mais qui laisseront leur empreinte. Il y a aussi la bonté de certains hommes, comme Claudius, qui l'invite dans sa famille, à Munich, et qui le conduira à Paris où le narrateur se rappellera la « Saint-Jean de l'an un », épisode qui n'a rien perdu de son intensité.

Un kaléidoscope aux couleurs vives et changeantes, où le lecteur goûte et sent les mets, les fruits, comprend la fascination pour le désert, découvre l'intérieur de maisons. Avec l'auteur, il se glisse parmi les foules sur les rives du Gange ou encore il rencontre des membres du projet d'Auroville. Malgré ses connaissances (incomplètes) des pays qui l'attendent, le jeune voyageur a « toujours l'impression de passer à côté de quelque chose » (p. 203). Un magnifique livre écrit pour de jeunes explorateurs cherchant à relever des défis et à mieux définir ce que sera leur vie.

Le récit de Sergio Kokis est d'une tout autre nature. D'abord, parce qu'il a entrepris ses randonnées pédestres en 2004, lui et sa femme Ilse, ensuite à cause de leur âge. Que l'on ne se méprenne pas : ce « vieux » couple se soutient mutuellement, car non seulement chacun connaît l'autre, mais le respecte. Ce n'est pas seulement la soixantaine passée et la connaissance préalable des cultures qui séparent ce livre de celui de l'auteur de *Poste restante*. Il s'agit ici de deux marcheurs dont l'origine est profondément différente de celle du narrateur du livre de Jolicœur. Ici, le regard porté sur les parcours n'est pas ou plus le même. En s'engageant sur le *Camino francés* qui les mène pour la première fois à Saint-Jacques-de-Compostelle, en 2004, Kokis et Ilse Ottensmeyer agissent comme des lecteurs qui reprennent le livre d'un auteur qu'ils connaissent depuis longtemps mais dont ce titre leur avait échappé. Ayant grandi en Suisse, Ilse sait ce qui les attend, alors que Sergio n'a jamais été un grand sportif. Avant le grand départ, ils se préparent de manière très différente que Jolicœur. Le couple est émerveillé par la beauté de ce chemin, et peu lui chaut que le corps, après les énormes efforts, ne puisse pas accomplir la dernière étape ; un échec accepté en toute sérénité puisqu'ils n'ont rien à prouver à personne.

Désormais randonneurs passionnés, ils entreprennent deux ans plus tard *O caminho português*, décevant et pénible, et refont une partie de leur premier trajet. L'année suivante, en septembre 2007, nous les



retrouvons sur le *Trans Swiss Trail 1* et, par la suite, sur le *Camino del Norte* et la *Via de la Plata* (Séville – Compostelle), pour traverser plus tard l'Allemagne du nord au sud. De ces milliers de kilomètres naissent d'importantes réflexions : « Le vrai pèlerin marche vers lui-même [...] et chacun marche vers son lieu de nostalgie, à la recherche de ce qui donnera un sens à son cheminement » (p. 77). Autrement dit : suivre les *camino*s devient une expérience identitaire, de recul devant le moi, à réfléchir sur l'ipséité (ce qui nous distingue et nous rend uniques). Les sujets de la peinture de l'auteur changent : ses toiles représentent des sentiers, sans présence humaine. Ce resserrement

se traduit également par l'expérimentation d'une autre forme de narration, la nouvelle, complétée par de longs commentaires qui mènent vers Montaigne, Heidegger, Machado et bien d'autres penseurs.

Le lecteur passe rapidement sur les noms des haltes, mentionnées souvent sans véritable commentaire. Cette longue liste ennuerait un lecteur friand d'aventures, d'événements étonnants. Ce sont plutôt les aspects spirituels de la marche elle-même qui importent, eux et les changements survenus dans la vie du couple. Qu'on se le dise : personne ne sort indemne des *camino*s.

✱ HANS-JÜRGEN GREIF

## LYDIE SALVAYRE

### *Pas pleurer*

Seuil, Paris, 2014, 280 pages

Avec cette autofiction, Lydie Salvayre a relevé un important défi, celui d'ajouter un autre livre à la grande bibliothèque consacrée à la guerre civile espagnole (1936-1939). Dès les premières pages, il est impossible de ne pas se rappeler Elsa Osorio et sa biographie de l'Argentine Micaela (« Mika ») Feldman de Etchébéhère, morte en 1992 à Paris, la plus célèbre *pasionaria* de cette guerre d'une cruauté sans nom. Ce qui fascine encore aujourd'hui, c'est la férocité du combat entre républicains gauchistes, loyalistes de la II<sup>e</sup> république, et nationalistes, putschistes de droite, menés par Franco. On connaît bien le déroulement des affrontements entre les armées, le fractionnement de la gauche, les interventions insidieuses de Staline, visant toujours ceux qu'il croit être ses ennemis, ce que Patrick Deville avait retracé dans son roman / essai *Viva* (2014).

Mais voici un récit « de l'intérieur », puisé à même le vécu de deux familles espagnoles, celle de la mère de l'auteure, Montserrat, jeune paysanne de quinze ans, et de Diego, fils adoptif de riches propriétaires terriens. Quand José, le frère de « Montse », raconte à sa sœur la philosophie des libertaires qui ont investi Barcelone, elle le suit pour tomber amoureuse d'un jeune poète français. Dans l'unique nuit passée avec lui, elle conçoit un enfant. Pour cacher la honte de sa fille – n'oublions pas l'époque, la rigidité des mœurs, l'emprise du clergé sur la population –, sa mère arrange le mariage entre Montse et Diego, communiste, à vingt ans maire de la bourgade, bureaucrate né, qui obéit aveuglément aux ordres reçus de Moscou. Aux voix de Montse, aujourd'hui âgée de 93 ans, souffrant de troubles de la mémoire, sauf pour ces trois années terribles qui l'ont marquée pour la vie, et de sa fille Lidia, qui se rappelle et résume les récits antérieurs de sa mère, s'ajoute une autre voix, grave : Georges Bernanos se trouve en 1936 à Palma de Majorque où il assiste aux terrifiantes exactions des phalangistes. Il les expose dans son brûlot *Les grands cimetières sous la lune*, publié en 1938 en France, pour rappeler à son pays la honte de ne pas

être intervenu dans le conflit en Espagne. Un des pires moments pour Bernanos sera la rédaction d'une lettre de soutien inconditionnel de tout le haut clergé espagnol à Franco ; en avril 1939, le nouveau pape, Pie XII, félicite chaleureusement le dictateur qui dirigera le pays pendant 36 ans. Sans parler de l'enthousiasme délirant de Paul Claudel devant la victoire de la phalange, catholique à souhait. C'est cette ignoble connivence entre le clergé et la droite que dénonce Bernanos. Connu pour sa foi, son rôle dans l'Action française et convaincu, au tout début, que son fils aîné se bat du bon côté, celui de Franco, l'écrivain, dégoûté, s'exile au Brésil.

C'est dans un village près de Toulouse que se réfugient Montse, sa première fille Lunita – Lidia naîtra dix ans plus tard – et Diego. Ils ont tout juste échappé aux nationalistes qui s'apprêtaient à encercler le village. Pour Montse, les 75 années suivantes n'existent pas ou plus. Dans le récit que nous donne sa fille cadette (l'aînée est le fruit de la nuit à Barcelone) du sort de la mère, on aurait pu s'attendre à un récit davantage empreint de sentiments. Mais l'auteure a évité cet écueil, sans cacher ses émotions pour autant. Elle laisse parler Montse, s'amuse avec elle de son français et de son accent. Elles rient beaucoup ensemble ; Lidia est heureuse en voyant la lumière dans les yeux de sa mère, quand elle parle de ces années-là, malgré la tourmente de la fuite, l'interminable file de femmes, d'enfants, de vieillards n'emportant que ce qui peut tenir dans un sac. Les souvenirs, ce sera pour plus tard. Les lecteurs comprennent que les drames n'ont pas été tous joués sur les scènes des grandes villes, la guerre a atteint les plus petits hameaux. Partout, elle a dressé le fils contre le père, a séparé les amis, toujours pour tuer. Un mot, un poing fermé, une couleur de foulard suffisaient.

C'est de la vie que parle ce livre, de tant de vies gaspillées, éteintes cruellement, inutilement. À juste titre, le prix Goncourt a couronné cette œuvre touchante dans sa simplicité.

✱ HANS-JÜRGEN GREIF

récit



roman

VINCENT BRAULT

*Le cadavre de Kowalski*

Héliotrope, Montréal, 2015, 129 pages

« Je m'appelle Wiktor Kowalski et je suis mort le 7 février 1941 ». La première phrase de ce premier roman jette le lecteur sans ménagement dans l'existence d'un cadavre qui n'en finit pas de mourir, qui parle et se confie à Myriam, infirmière employée dans une mine de fer à flanc de coteau. Cette dernière est condamnée à mourir, elle aussi, puisque la gestion de l'entreprise est d'avis que l'exploitation (quelque part dans l'Est du Québec, sans doute) n'est plus rentable.

En pleine tempête de neige, les mineurs sont en train de charger des camions avant de quitter les lieux. Ce que raconte le mort se révèle être le filon rêvé pour un film d'horreur où la science-fiction n'a pas droit de cité.

Kowalski, qui a fui la Pologne en pleine guerre, est arrivé au pays sans rien révéler de sa vie antérieure, ce qui aurait été, ici du moins, superflu et un écueil que l'auteur a bien fait d'éviter. De lui, nous savons seulement qu'il est mort. Il raconte à Myriam sa vie sous la terre qui a englouti son corps après le dégel, son hésitante putréfaction, la voix qui l'habite, car il a subi une « male

mort ». En pleine tempête de neige, quelqu'un lui a fendu le crâne d'un coup de pioche. La victime ignore pourquoi. D'après son récit – Vincent Brault évite prudemment l'autre piège, celui de construire un cadre temporel –, bien plus tard, le mort ou mieux, son esprit, sa conscience, appelez cela comme vous voulez, trouve le séjour sous terre ennuyeux. Le corps commence à bouger, se fraie un chemin et, parvenu tout près de la surface de la mine, entend le bruit d'une lutte entre une « bête » et un petit être vivant. Une fois sorti, il trouve une fillette, flottant dans une mare d'eau glacée, la nuque brisée, alors que Myriam cherche sa nièce qui a disparu. Autre coïncidence, nous sommes au creux de l'hiver, une tempête fait rage. Jacques, un mineur, courtise Myriam (un grand mot pour quelqu'un d'aussi vulgaire et brutal que cet homme) qui a juste le temps de jeter un drap sur le cadavre de Kowalski avant de le congédier. La suite ? La révéler serait faire injure à l'imaginaire de l'auteur et à la maison d'édition qui a mis avec ce premier roman la main sur un bijou rare. Soyez assuré que ce petit livre fera beaucoup parler de lui.

Il est étonnant de lire un premier roman aussi achevé, tant sur le plan formel que sur celui de la



CHRYS'TINE BROUILLET

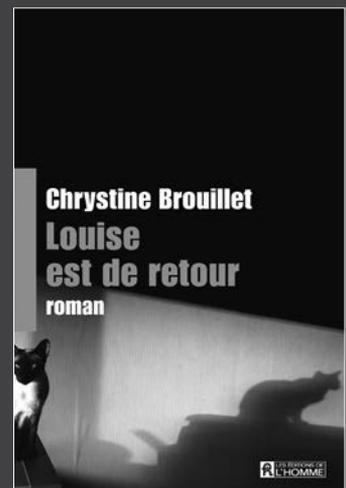
*Louise est de retour*

Les éditions de l'Homme, 2014, 224 pages

Les inconditionnels de Chrystine Brouillet ont été bien servis récemment puisque l'auteure à succès de polars a publié non pas un mais bien deux romans, cette fois aux Éditions de l'Homme, à la suite, sans doute, de la faillite de *La courte échelle*, où elle avait l'habitude de rejoindre ses nombreux lecteurs. Deux polars, mais sans la présence, cette fois, de son inspectrice attitrée Maud Graham, qui aurait sans doute eu son mot à dire dans les deux intrigues, qui mettent en scène Louise Desbiens, devenue meurtrière en série, car c'est bien elle que l'on retrouvait dans le premier roman de l'auteure, *Chère voisine*, roman qui lui avait mérité le prix Robert-Cliche, en 1982, et qui racontait le meurtre impuni de la jeune comédienne France Lachapelle. Dans *Louise est de retour*, l'héroïne, toujours passionnée par les chats, est devenue gérante de *La Carte noire*, un restaurant de Montréal, où elle a emménagé à la suite de sa séparation d'avec son compagnon de vie. Elle se garde bien de ne rien dévoiler de son passé à Québec à son nouvel employeur. Mais un jour, elle apprend que le proprié-

taire du logement qu'elle habite dans un immeuble sans histoire sera bientôt mis en vente. Il n'en faut pas plus pour qu'elle décide, sur-le-champ, de l'éliminer, en laissant croire à un accident, comme elle l'avait fait dans un roman précédent. Ce serait, pour elle, une injure que de déplacer ses chats, surtout qu'ils sont heureux dans le logement qu'elle habite. Cette mort ne suffit toutefois pas à lui permettre d'acheter l'immeuble. Il faut trouver une bonne somme d'argent. Aussi, elle se lie d'amitié avec une cliente du restaurant où elle travaille pour éliminer la menace qui plane sur elle et sur ses chats. Très imaginative, elle prépare un scénario qui lui permettra de satisfaire toutes ses ambitions, en éliminant le riche mari d'une cliente, un juge bien en vue de la Métropole, sans, bien sûr, attirer l'attention de la police.

roman



narration. Cette voix qui intrigue tout lecteur, elle nous parvient du fond des âges. Comme le corps, elle s'était décomposée. Il lui a fallu d'énormes efforts pour faire vibrer ce qui restait des cordes vocales, sans préciser comment ni pourquoi elle a survécu. « Alors je restais immobile. Dans le cadavre. Dans le trou. Dans le noir. Dans le silence », dit-elle (p. 23-24). Et, plus loin, elle poursuit : « Quelque chose se trouvait à l'intérieur du cadavre, quelque chose qui le faisait avancer et reculer et faire du tai-chi. Et ce quelque chose, c'était moi » (p. 26-27). Finalement, la voix constate : « [J]e réalisais qu'il allait falloir un jour quitter le cadavre. [...] Mais quitter le cadavre, c'était plus facile à penser qu'à faire. Au fond, je m'étais attaché à lui » (p. 35 et 39). Au lecteur de trouver, ou non, quelle est cette force habitant le corps. Elle réussit à trouver la paix au prix de se taire, après avoir indiqué la piste du meurtrier, celle de la bête. Sa survie n'aura duré que quelques heures.

Ne vous attendez pas à un roman policier particulièrement tordu ou à un récit fantaisiste, même si, la réalité, ici, n'a pas d'emprise sur les quelques personnages, sauf un. On suit l'évolution de l'« action », bouche bée, pris de frissons. C'est une mise en scène audacieuse de la mort, une confrontation qui vous

coupe le souffle. Macabres, déprimantes, les péripéties du sujet ? Pas du tout. Mais dans chaque page dictée par Kowalski, la langue est poussée aux limites du dicible, parfois austère, toujours parfaitement maîtrisée. La mort n'a rien de drôle, dit-on. Et pourtant : « ... une chose est certaine, chanter, danser, ça rendait le cadavre... comment dire ?... joyeux. Il était temps de sortir du trou » (p. 18).

Employons le grand mot : il est rarissime de réussir du premier coup un grand livre où l'essentiel est dit sans hâte ni hachures. Dans sa première œuvre, un jeune auteur prend le temps qu'il faut pour que l'on s'abandonne totalement à son livre (une relecture du *Kowalski* renouvellera votre plaisir). Un texte bref, peaufiné sans que cela paraisse, où le ton est d'une parfaite justesse, sans la moindre fioriture, sans dentelle, jamais complaisant.

Pour reprendre une pensée de Margaret Laurence : « La mort est grossière, dénuée de bonnes manières ». Mais elle est aveugle et sans cruauté. Ce qui la précède nous la fait redouter.

✱ HANS-JÜRGEN GREIF

### *La mort mène le bal*

Les éditions de l'Homme, 2015, 224 pages

roman

Dans *La mort mène le bal*, la même Louise, qui n'a rien changé de ses habitudes et qui tient toujours à son intimité et à ses chats, travaille toujours comme serveuse à la *Carte noire*. Elle s'attaque cette fois à un chef de la mafia de Montréal, qui a osé se débarrasser de ses chiens d'une façon cruelle. Elle aura besoin de Violette Cartier, une infirmière, cliente de la *Carte noire*, devenue la petite amie de l'Italien Guido Botterini, le chef de cuisine de réputation internationale, qui lui permettra de s'effacer derrière son crime. Cette cliente n'a-t-elle pas choisi de faire la guerre aux chats de toutes races et de toute nature qui encombrant les rues de la ville ? C'est d'ailleurs lors d'une somptueuse réception, à laquelle sont conviés les mafieux montréalais, que Louise, responsable du service de traiteur, se débarrasse de son ennemi, puis de son bras droit, qui entend bien réclamer auprès du chef Guido une

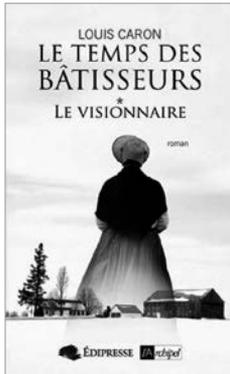
forte somme d'argent pour assurer ce qu'il appelle la protection de la *Carte noire*, et enfin de Violette, chez qui on trouve le poison qui a causé la mort du mafieux. Rien de moins ! Et le tout raconté selon l'habituel rythme que Brouillet sait imposer à ses nombreux lecteurs.

Mais ces derniers ont pu, comme moi, être quelque peu déçus à la lecture de ces deux dernières œuvres. D'abord, la romancière a beau invité le hasard, il est trop fréquent pour que le lecteur adhère facilement aux deux intrigues. De plus, il est en droit de se demander comment il se fait que les policiers ne soient pas plus en alerte, au rythme où les meurtres sont commis, surtout que Louise, l'héroïne, a participé à la fête chez le mafieux Secatto comme à celle du juge, dans le premier roman... Comment parvient-elle aussi à se rapprocher si facilement du neveu Secatto, qui, lui, a été le dernier à voir le mafieux vivant... Il y a des questions qui sont demeurées sans réponse... Toutefois, il faut le préciser, ces deux romans se lisent rapidement, d'un trait, car Brouillet a l'art de l'intrigue et du suspense.

✱ AURÉLIEN BOVIN



roman



**LOUIS CARON**  
**Le temps des bâtisseurs**  
**tome 1 : Le visionnaire**

Édipress, Montréal [et] l'Archipel, Paris, 2015, 330[1] pages

Après au moins dix ans de silence, voilà que Louis Caron fait un retour à l'écriture en présentant le premier tome d'une nouvelle trilogie, *Le temps des bâtisseurs*, inspirée de sa propre descendance de vrais bâtisseurs, comme il l'explique dans un court texte qui sert d'introduction ou de prologue, « L'arbre des architectes ». Sa famille, il la voit comme une dynastie d'artistes et d'artisans, tant de la pierre que du papier, qui « ont tracé les plans et surveillé la construction d'au moins cent cinquante-sept œuvres architecturales, dont une cathédrale, deux monastères, une centaine d'églises, des presbytères, des couvents, des collèges, des hôpitaux, des palais de justice et un certain nombre de résidences spacieuses » (p. 9).

Le premier tome, sous-titré *Le visionnaire*, est consacré à Frédéric Saintonge le père (sans doute un des arrière-grands-pères), profondément malheureux sur une terre pauvre de la Côte-du-Sud, plus précisément L'Islet-sur-Mer, où il s'ennuie. Il décide alors un jour de s'exiler, avec son fils qui porte le même prénom, dans le Midwest américain, où il espère fonder une communauté francophone. Il faut dire que cet homme tout d'une pièce est un être tourmenté, un anticonformiste qui entretient, au vu et au su des villageois et des siens, une relation interdite avec Francine, l'épouse de son frère Félicien. Anticlérical avoué, il s'est opposé au curé de son village, qu'il a accusé d'avoir trahi le secret de la confession en entretenant avec cette même Francine une relation amoureuse. « Mon père, je m'accuse de dénoncer mon curé devant toute la paroisse parce qu'il profite de ce qu'il entend au confessionnal pour attirer des femmes dans son presbytère. Ah ! il trempe ses mains dans l'eau bénite, mon curé, mais ce n'est pas pour se purifier avant de toucher la Sainte Hostie. Non ! C'est plutôt pour les adoucir avec de les plonger dans le corsage des ses paroissiennes » (p. 92), lance-t-il, haut et fort dans l'église, après avoir été insulté en chaire par son pasteur contre qui il livre un combat acharné.

La terre de l'exil est loin d'être une terre promise pour cet homme. Dans la paroisse de Sainte-Anne, en Illinois, dirigée d'une main de fer par un curé réfractaire à peu près à tout, l'abbé Quintier, il mène une véritable vie d'enfer. Traduit en justice, après avoir été accusé injustement de vol, il est toutefois lavé de tout soupçon, grâce à un témoin clé, et connaîtra sans aucun doute des jours meilleurs, surtout que Francine, la femme qu'il a aimée en secret, a décidé de venir le trouver avec les quatre derniers de ses dix enfants.

Si le premier tome met en scène Frédéric le père, il nous permet aussi de faire la connaissance de son fils aîné, qui devrait être le point central ou le héros du deuxième tome, sous-titré « Le prodige », car il a

des talents de dessinateur exceptionnels, comme il le prouve déjà à Chicago, où il a fini par s'exiler, grâce à l'appui du Frère Régis, directeur du collège de Sainte-Anne, qui a cru en lui. Le troisième tome devrait mettre en scène son fils, Jean-Charles, surnommé « L'affranchi », qui devrait connaître, selon le romancier, une vie différente des deux premiers, mais tout aussi intéressante. On verra bien.

Ce premier tome, s'il ne manque pas d'intérêt, n'est pas sans défaut. Chose sûre, il n'a pas la qualité de la première trilogie de l'auteur, « Les fils de la liberté », constituée du *Canard de bois*, de *La corne de brume* et de *Coup de poing*. À trop vouloir être secret sur la relation amoureuse entre Frédéric et Francine, le romancier n'atteint pas suffisamment le lecteur. Personne, à part le curé, ne semble profiter de cette aventure, qui aurait dû discréditer le père, artisan des mots comme le romancier, ainsi qu'il le prouve dans la correspondance qu'il envoie régulièrement au journal *Le Pays*, sous un pseudonyme. Il a des lettres, ce Frédéric, et se révèle contestataire de la société dans laquelle il vit.

Personnellement, j'aurais préféré, à cette intrigue amoureuse un peu à l'eau de rose avec une fin des plus heureuses, comme nous ont habitués les films américains, que le romancier privilégie l'établissement de son héros sur une vraie terre, aux États-Unis, bien déterminé à y créer une enclave francophone pour attirer ses concitoyens canadiens. C'est à cette saga que j'aurais aimé assister. Il faut espérer que Caron accordera à cet exil toute son importance dans un prochain tome.

✱ AURÉLIEN BOVIN

**CAROLINE CHARTRAND**

**Lise hier**

Québec Amérique, Montréal, 2014, 222 pages

« Il était une fois une jeune femme, toute seule dans son logement, qui rêvassait tranquillement. En quatre-vingt-quatre jours, elle n'avait pas fait l'amour ». Ainsi débute cette histoire qui, bien qu'elle emprunte les premiers mots au conte de fées, relève beaucoup plus de la quête moderne du grand Amour. Car Lise hier recherche son prince charmant, celui qui posera sa tête sur l'oreiller près d'elle et qui lui effleurera les pieds sous les couvertures. Elle est amoureuse, sulfureuse et passionnée, elle attend tous les hommes. Malheureusement, cette quête semble assez ardue puisque, comme tous les troisièmes mercredis du mois et les mardis dont la date est un nombre pair, elle se réveille ailleurs, dans une chambre qu'elle ne connaît pas, auprès de quelqu'un qu'elle ne reconnaît pas. Sans savoir pourquoi elle y est, ni qui elle y est.

Lise hier ne sait pas ce qui lui arrive, ni pourquoi il y a ce mauvais sort qui s'abat sur elle. Elle aperçoit parfois une personne qui s'apprête à quitter les lieux, d'autres fois elle ne voit que les traces laissées par ces inconnus, hommes ou femmes. Elle ne s'at-

roman



tarde jamais très longtemps en ces matins de réveil ailleurs : elle ne voudrait pas être prisonnière de la vie de quelqu'un d'autre. Lise a envie de vivre sa vie !

L'héroïne est une jeune femme candide, amoureuse et sensuelle, qui aime la vie et la célèbre avec force et énergie. Il y a, dans ce texte, une soif de vivre et un appel des sens dans la beauté éclatante et simple d'une écriture forte en images. Les jeux de mots sont très présents, à commencer par *Lise hier*, qui est à la lisière de la réalité, soit dans les réveils ailleurs ou simplement dans la façon dont la belle appréhende la vie, dans son bonheur des choses toutes simples. L'histoire reste surréaliste, jusqu'au lieu qu'on reconnaît comme étant Montréal, mais qui n'est jamais nommé, et où des phoques à capuchon se promènent sans éveiller la curiosité des personnages.

*Lise hier* est le premier roman de Caroline Chartrand, qui enseigne au primaire depuis 2001. Les quarante-trois chapitres se lisent beaucoup plus comme des observations, comme une succession de tableaux, au lieu de former une histoire continue au déroulement classique habituel. Des citations amorcent chaque chapitre, tantôt les paroles d'une chanson ou un proverbe ou le titre de romans, et cet univers de culture populaire donne le ton, comme un ver d'oreille qui nous accompagne tout le long du chapitre. L'écriture est enjouée, pleine d'images, et si on accepte de se laisser dériver, la lecture se fera dans le plaisir de la découverte. Car Caroline Chartrand s'amuse et nous tend la main dans ce roman bien mené qui nous permet, le temps de notre lecture, de vivre en léger décalage avec le réel.

✱ MARIE-MICHELLE POULIN

## NICOLAS DICKNER

### *Six degrés de liberté*

Alto, Québec, 2015, 392 pages

Le dernier Dickner était attendu de ses lecteurs : son premier roman, *Nikolski*, avait remporté plusieurs prix en 2005, lançant la carrière du jeune auteur, et *Tarmac*, en 2009, confirmait la force de cet univers romanesque. Depuis, deux recueils d'essais avaient sustenté son lectorat, mais avec *Six degrés de liberté*, Nicolas Dickner nous offre une vraie belle brique pour nous plonger à nouveau dans son monde et y renouer avec les personnages, thèmes et intrigues qui faisaient tout l'attrait de ses romans antérieurs. En effet, la parenté est manifeste entre ce dernier opus et les précédents, tant dans les personnages et les thèmes que dans l'orchestration de l'intrigue.

D'abord, les trois protagonistes sur lesquels repose l'histoire sont jeunes, flottant dans une adolescence suspendue – jusqu'aux confins de la quarantaine –, en décalage avec la société, en retrait d'elle. Certains diraient marginaux, mais ce serait confondre une exclusion souhaitée ou revendiquée avec, chez Dickner, plutôt une inaptitude des personnages à adhérer à

un système, une aspiration à se dissoudre, anonymes, dans ses failles. Pas étonnant qu'Éric vive reclus, pour cause d'agoraphobie sévère, limitant ses contacts avec le monde à des liens virtuels via son ordinateur ; que Lisa peine à se trouver un espace à elle, tiraillée entre sa mère et son père, qu'elle aide d'ailleurs à rafistoler des maisons pour les autres ; que Jay mène une double vie, ex-criminelle à qui la GRC offre une seconde identité pour purger sa peine dans la communauté en mettant ses talents de *hacker* au service de l'État. Ces éternels adolescents paraissent presque les petits-enfants illégitimes des personnages ducharmiens, forts et fragiles à la fois... usant justement de cette force pour protéger leur fragilité de la mascarade sociale. Ils sont profondément solitaires, sans attaches apparentes, campant un rôle d'observateurs qui les préserve de rapports humains factices ou fabriqués. Le lien qui les réunit, essentiellement virtuel, apparaît pourtant plus fort ou plus vrai que celui qui saurait les unir aux personnes réelles qui les entourent, avec lesquelles ils entretiennent des relations aussi impersonnelles que celles qui s'affichent sur une page *Facebook*. On l'aura peut-être deviné, l'intrigue, en faisceau, est diffractée entre ces trois personnages. Éric et Lisa, amis d'enfance séparés par la distance, évoluent dans un même segment d'histoire, alors que Jane a la sienne propre. Une seule instance narrative suit ces trames parallèles, veillant à respecter la zone de chacune et à ne pas faire empiéter une histoire sur l'autre, jusqu'à ce que doucement, subtilement, elle les fasse fusionner de façon toute naturelle. Cette technique des récits entrecroisés, étanches, était déjà à l'œuvre dans *Nikolski* ; cette fois-ci, l'auteur en tire des effets nouveaux. Le fait de raconter les histoires côte à côte ne manque pas, bien sûr, d'accentuer la solitude des personnages. Mais la réunion savamment calculée des deux trames qui se frôlent tout au long du roman apporte, d'abord, un effet stimulant à l'intrigue, qui conduit forcément vers leur rapprochement. C'est également un renouvellement de la thématique, avec la réunion des personnages qui laisse entrevoir une alternative au destin solitaire de chacun et qui fait croire que l'autre est peut-être plus proche ou accessible qu'on ne le croie, comme le laisse entendre le titre, (à) *Six degrés de liberté*.

✱ ISABELLE L'ITALIEN-SAVARD

## HÉLÈNE FRÉDÉRIK

### *Forêt contraire*

Héliotrope, Montréal, 2015, 165 pages

Dans son premier roman, *La poupée de Kokoschka*, l'auteure québécoise, vivant depuis presque dix ans à Paris, avait magistralement réussi à fondre désir et réalité dans un jeu de miroirs et de masques. Son deuxième livre reprend la même thématique dans une autofiction où la quête des faiblesses du moi et de l'autre occupe le premier rang, dans une mise en scène à la fois troublante et efficace. Ici, la narratrice,



roman

harcelée par des soucis financiers, vient de fuir Paris. Pour se « retrouver », elle retourne au chalet familial abandonné, dans la forêt d'Inverness. Après sa vie en France, elle plonge dans le calme de la forêt, liée à des souvenirs d'enfance, car, à Paris, les vagues de la vie quotidienne menaçaient de la noyer. Cependant, une fois rendue dans ce chalet délabré au milieu d'une forêt encore à l'état sauvage où « le silence grésille » (p. 26), des événements contraires à ses attentes (d'où le titre) se produisent. D'abord, elle rencontre un ancien acteur qui a fui la métropole québécoise, craignant de ne plus pouvoir incarner de personnages. Ensuite, elle retrouve dans une pile de livres l'autobiographie d'un émigrant allemand qu'elle a rencontré il y a sept ans à Montréal.

Se développe alors une relation à trois, avec des hésitations, des retours dans le passé de la protagoniste et des deux hommes, André et Lukas. Comme la jeune femme, ils sont atteints du mal de vivre. Curieusement, elle n'a jamais révélé son identité (« je n'ai plus de nom », dit-elle au tout début du texte, p. 9) ; alors c'est André qui l'appelle « Sophie », ce qui accentue la scission du moi chez son amie, tantôt « elle », tantôt « je ». Et qu'apprenons-nous sur les deux hommes qui servent de miroir à Sophie, mue par le désir de faire revivre les jours heureux d'été passés au chalet ? Peu de choses : du premier, nous n'apprenons pour ainsi dire rien, sauf qu'il est marié et que sa petite-fille vit avec lui. Du second, qu'il s'est suicidé en se jetant dans le fleuve. Mais en lisant *Les liens*, son autobiographie, Sophie se rend compte qu'il a été un sympathisant de l'extrême gauche allemande des années 1980, sans toutefois participer aux attentats terroristes. Le mystère entourant cette existence correspond à celui qui enveloppe André et Sophie qui, pour faire revivre Lukas, jouent un jeu où les acteurs portent des masques et restent muets, mais prennent le rôle de l'Allemand et de ce qu'a été Sophie à l'époque de sa rencontre avec Lukas. Mais le jeu devient dangereux : après la mise en place des décors – André a construit une cabane pour son amie servant de théâtre de poche –, ils poussent les personnages à passer par les étapes marquantes de leur vie, pour aboutir au suicide de Lukas, joué par André. Un moment cathartique, brisé par le refus de Sophie de continuer. Quand elle quitte la forêt d'Inverness pour retourner à Paris, elle incendie la cabane.

Impossible de ne pas se rappeler avec une telle finale le théâtre cruel d'Antonin Artaud, où le personnage va aux limites du jeu, prêt à soumettre son corps à la volonté de l'esprit. Ainsi, les deux romans d'Hélène Frédérick se rejoignent, faisant apparaître le but de l'auteure, le rejet catégorique de l'anecdote et de toute forme de sensiblerie (ressourcement, paix et équilibre de l'âme) pour se concentrer sur l'essentiel : les failles de l'être humain. Un excellent roman, d'une intensité frisant, à la fin surtout, la limite du supportable.

✱ HANS-JÜRGEN GREIF

## HANS-JÜRGEN GREIF

### *Le photographe d'ombres*

L'instant même, Québec, 2015, 189 pages

Un des grands mérites de Hans-Jürgen Greif tient à ce qu'il ne s'enferme pas dans une formule éprouvée. Chacun de ses livres – et son œuvre s'enrichit à un rythme soutenu – explore un sujet nouveau, adoptant un genre, des procédés divers dans une tonalité différente.

Dès l'abord la couverture intrigue : sur une plage, sable et ciel bleu, est déposé un accordéon. Longtemps on ne comprendra la raison de sa présence insolite, pas plus que la justification du titre : prémices d'une série de questions touchant le comportement et les mobiles des personnages. L'emploi prédominant du présent, en limitant la distance entre l'événement et sa narration, accentue une impression de détachement, voire de (fausse) neutralité. Le récit fait souvent l'inventaire d'une scène, d'un décor, il décompose les actes et les gestes avec soin, parfois minutieusement, comme pour ne rien laisser échapper de l'événement. Risquons une analogie picturale approximative : dans la représentation du quotidien l'écriture semble parfois avoir quelque rapport avec les toiles d'un Edward Hopper.

Hambourg dans les années 1980 jusqu'à aujourd'hui. Le souvenir de la guerre s'éloigne, il est moins obsédant que dans *La colère du faucon*. La grande cité du nord a retrouvé son activité intense et la richesse de sa vie culturelle. Des deux protagonistes, Dirk est un brillant juriste, alors que Rita, qui fut une étudiante douée et bûcheuse, occupe un poste clef dans une prestigieuse maison d'édition. L'auteur, homme de grande culture, est visiblement à son aise pour évoquer ces milieux et nombreuses sont les références à la littérature, à la peinture et au théâtre d'hier et d'aujourd'hui.

Le récit s'ouvre sur la mort de Dirk puis revient sur les débuts lointains du couple. Il pourrait n'avoir d'autre souci que la réussite professionnelle mais il s'est établi sur l'exigence radicale de Dirk, ne pas avoir d'enfant, et sans fournir d'explication. Quand Rita rompt l'engagement, le charmant, le doux Dirk donne libre cours à sa colère ; il va s'abandonner à l'alcool et s'enfoncer dans la dépression. Rita revit alors l'expérience de sa propre mère, Hanna, pétrie de préjugés et d'origine modeste mais qui a réussi à force de travail à se faire une place confortable dans la société. Elle a cependant vécu une dure épreuve avec le père, devenu un homme méconnaissable et brisé au retour de sa captivité dans les camps russes. Le roman reprend donc ici un thème récurrent chez son auteur, la répétition inéluctable de la même relation d'une génération à l'autre.

Mais pourquoi Dirk, qui refuse la paternité, photographie-t-il de jeunes enfants ? Rita s'interroge en des monologues intérieurs qui s'insèrent dans le récit des événements vus de l'extérieur. Dirk de son côté exprime



sa souffrance, en secret par écrit à un(e) destinataire dont on ne sait rien. Inexorablement, le couple se désagrège. À la mort de Dirk apparaît celui qui détient la clef : son père. S'il n'est pas la redoutable et brutale figure du roman précédent qui provoquait la terreur et la révolte du fils, ce vieil homme porte une non moins terrible responsabilité morale dans le malheur de ses enfants. Il explique pourquoi Dirk n'avait pas d'autre choix que de photographier des enfants, pourquoi il aimait jouer de l'accordéon, ce qui s'est passé, il y a longtemps de cela, sur une île dans la mer du Nord.

L'énigme autour d'une situation étrange, due en grande partie à l'éducation et à l'environnement de Dirk, est explicitement la tragédie au sens antique : celle des Atrides où s'enchaînent « suspensions, violences physiques et mentales, meurtres ». Tragédie, c'est-à-dire souffrance, imposée et subie. Tel est le support profond du roman qui pourrait n'être au premier degré que la chronique d'un banal couple bourgeois dans l'Allemagne d'aujourd'hui. Roman habité par l'obsession de la violence physique et morale – bien qu'ici réprimée ou tue – liée à la figure du père. Celui de Dirk est-il un « monstre » responsable de la mort de ses deux fils, ou un homme qui lui aussi a aimé et souffert ? Qui peut dire la vérité d'un être humain ?

Parmi les épigraphes qui annoncent les tranches chronologiques du récit, celle-ci empruntée à Michèle Lesbre est explicite : « Les vies d'adultes ne sont que tentatives pour guérir le chagrin de l'enfance inachevée ». Ce roman, dans la continuité de plusieurs récits de Greif, exprime cette souffrance vécue comme une fatalité sans recours.

✻ ROLAND BOURNEUF

### ANNE GUILBAULT *Métamorphoses*

YXZ éditeur, Montréal, 2015, 102[1] pages, coll.

« Romanichels »

Dans *Métamorphoses*, son sixième roman, Anne Guilbault, dont le roman précédent, *Joies*, a été finaliste au Prix des collégiens (2010), refait les sept jours de la création, mais en sens inverse, c'est-à-dire en commençant le décompte par le chiffre 7 jusqu'à ce que l'immeuble dont il est question tout au long de la narration soit dynamité, le Jour 1, pour faire place à une autoroute. Comme si la vie des personnages, alors, recommençait à zéro, dans un nouveau décor. Trois voix, bien distinctes, – ce qui n'est pas toujours le cas dans ce genre de narration – habitent l'intrigue, dépouillée au maximum, comme chez Anne Hébert ou Jacques Poulin, car la jeune romancière va à l'essentiel, avec une économie de mots. Il y a d'abord celle d'Adrien, le dernier locataire à quitter l'immeuble, qui nous livre un lot de souvenirs de son existence trouble dans une ville qui pourrait être autant Montréal que Québec, ou ailleurs comme peut l'imaginer le lecteur. Il tente de survivre à cette démolition, comme si sa

mémoire allait s'écrouler avec l'immeuble. Il y a celle de Paz, son fils adoptif, prisonnier d'un conteneur qu'un bateau transporte depuis la Catalogne jusqu'en Amérique, avec sa mère et sa sœur, dans l'espoir de leur permettre de refaire leur vie sur le nouveau continent. Enfin il y a la voix de Sophie, la fille d'une autre locataire, âgée de treize ans à peine mais qui en fait peut-être dix-huit, qui nous décrit, dans son journal intime, un sombre cahier noir, sa détresse, sa difficile raison de vivre, surtout depuis la mort de son père qu'elle n'a pas acceptée. Tous les trois, y compris Anna, la mère de Sophie, doivent se préparer, pendant les sept jours de la durée de l'intrigue, à vivre des changements en profondeur, les métamorphoses du titre.

La romancière, professeure de littérature au Cégep Garneau, continue à s'intéresser ici à l'opposition des espaces, comme elle l'avait fait dans au moins deux de ses romans précédents : la chaleur de l'immeuble où les protagonistes ont été heureux, lieu de vie, mais qui est appelé à disparaître, donc à les transformer, et le conteneur, lieu de mort, car inhospitalier, qui a bien failli être le tombeau de Paz, qui y a perdu sa mère et sa sœur. Avec ce roman, Guilbault continue à s'interroger sur la condition humaine, tout en laissant transparaître, il convient de le préciser, une espérance certaine. Vivement le prochain !

✻ AURÉLIEN BOIVIN

### BRIAN HART

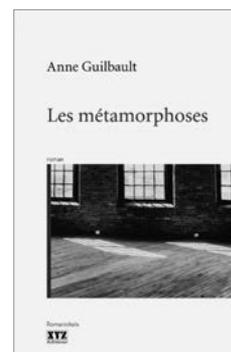
#### *Au bord du monde*

Traduit de l'anglais par Charles Recoursé

Seuil, Paris, 2015, 477 pages

Dès la première phrase de son deuxième roman, *Au bord du monde*, le jeune auteur prévient le lecteur de ce qui l'attend : « L'histoire de la civilisation est inscrite dans la boue entre l'eau de la baie et le chemin de rondins, et la mer qui monte n'est pas encore là. [...] Je suis une marte coincée au milieu de la rivière pendant la crue » (p. 17). Celui qui parle est Jacob Ellstrom ; il s'est établi au début des années 1880 dans l'État de Washington comme médecin. Il est le père du personnage central, Duncan. La ville, en rapide expansion, vit de l'exploitation forestière sur un immense territoire, jusque-là intouché. Elle s'accroche aux rochers qui surplombent la mer du Nord-Ouest, balayée par des tempêtes, la pluie, la neige, la grêle. Comme partout ailleurs dans l'Ouest, y règne la loi des plus forts. Jacob et Nell, sa jeune femme, ne sont pas du nombre. Peu après la naissance de leur fils, une grave faute professionnelle de Jacob met fin à sa carrière – qui n'a jamais existé, car son diplôme, sa carrière sont inventés de toutes pièces. Il quitte sa famille au moment même où l'enfant aurait besoin de lui, tout comme le fera plus tard Nell, qui mettra en scène son propre enterrement après s'être fait violer par son beau-frère.

Le roman suit l'évolution de Duncan jusqu'à la fin de l'adolescence. L'auteur reprend ici la question de la



connaissance du Bien et du Mal, si souvent posée dans les épopées américaines depuis Melville. Où qu'il aille, l'antihéros ne trouve que trahison, abandon, cruauté, brutalité, même quand il croit avoir trouvé l'amour auprès de Teresa, fille d'un riche propriétaire d'usines de sciage. Mais ce dernier fait avorter le rêve de l'adolescent. Pour se venger, Duncan le tue, comme il a tué son oncle après avoir appris la vérité sur les raisons qui ont causé la disparition de sa mère. Traqué par toute une armée de policiers, Jacob Ellstrom vient en aide à ce fils qui hésite entre la condition de Caïn ou Abel. C'est Jacob qui tue le shérif et son adjoint, qui blesse mortellement l'adjoint cruel du patron d'un puissant syndicat. Ne révélons pas la fin de ce long récit où est évoqué à nouveau le sang dans lequel s'est construit l'histoire d'une nation en émergence.

La violence des uns envers les autres est racontée par les nombreux personnages ; elle agit comme moteur de l'histoire. Il est évident que Brian Hart ne pouvait pas arrêter le cycle assourdissant de méchancetés, de complots, de meurtres, spontanés ou prémédités, au prix d'un affaissement complet de la composition du roman, menée d'ailleurs magistra-

lement. Bien entendu, il s'agit d'un roman d'actions, de trames narratives des plus complexes, de dénouements surprenants, de descriptions saisissantes des débuts de cette partie des États-Unis. Le livre plonge le lecteur dans une nuit permanente où les repères disparaissent, sans lumière (comme lors de la fuite par des grottes). La rapidité des séquences forme un contraste saisissant avec les dialogues des protagonistes, des hommes taciturnes, laconiques, incisifs, agressifs, prêts à attaquer l'autre pour un regard, un mot. Les quelques personnages féminins (Nell est la seule à prendre son destin en main en fuyant ce monde meurtrier) obéissent aux ordres des hommes.

Somme toute, une belle lecture pour des vacances sous le soleil, au calme, alors que le manteau est levé sur l'opprobre marquant la naissance des États américains de l'Ouest. Une bonne part du succès de ce livre revient cependant au traducteur qui a su créer une nouvelle œuvre dont la langue, le style, la précision des termes correspondent à l'original tout en gardant la liberté nécessaire pour rendre la pensée de l'auteur.

✱ HANS-JÜRGEN GREIF

## ARNALDUR INDRIDASON

*Les nuits de Reykjavik*

Traduit de l'Islandais par **Éric Boury**

Métaillé, Paris, 2015, 262 pages, coll. « Noir »

Dans son treizième roman paru chez Métaillé, l'auteur à succès islandais Arnaldur Indridason renverse la chronologie en nous présentant son commissaire fétiche, Erlendur Sveinsson, à ses débuts comme « policier de proximité ». Autrement dit, deux confrères et lui patrouillent les rues de la capitale pendant la nuit. Depuis longtemps, les lecteurs friands de ses polars savent que son commissaire est marié à Halldora et que le couple a une petite fille. (C'est dans ce nouveau polar qu'Erlendur devra prendre la décision s'il épousera Halldora, qui se dit enceinte.) Si les autres romans d'Indridason nous ont beaucoup appris sur l'histoire politique et la vie de cette île, ici, l'écrivain peint un tableau peu amène des années hippies et de leurs ravages : alcoolisme, clochards, bagarres, disputes violentes de couples. Dès sa première enquête, privée encore, le policier s'occupe des laissés-pour-compte, des faibles, de femmes battues. À cause de la disparition de son frère lors d'une excursion, il veut savoir pourquoi une femme, un homme, une adolescente ne reviennent pas à la maison ou meurent « accidentellement ». C'est le cas d'une jeune femme qui a quitté un café sans laisser de trace, celui du clochard Hannibal souffrant comme le policier d'un traumatisme qui a changé sa vie (il a perdu sa femme lors d'un accident alors qu'il a pu sauver sa sœur). Quand des enfants découvrent un noyé dans une tourbière et qu'Oddny, la jeune femme du café,

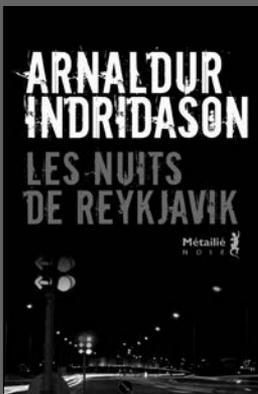
se volatilise la même nuit, Erlendur n'accepte pas les versions officielles données par le département de la justice criminelle, trop commodes, selon lui.

Ce roman astucieusement construit est doublé du beau portrait d'un jeune homme mélancolique et taciturne, qui fait d'une pierre non pas deux, mais trois coups, en toute modestie, comme si c'était son devoir de mettre son nez là où d'autres ne subodorent aucune anomalie. Poli envers les hippies, les ivrognes, les drogués, les voleurs à la petite semaine, Erlendur est incapable de se montrer agressif, même s'il se fait conspuer quand on le reconnaît, sans son uniforme, en plein jour. Car il dort peu, notre futur commissaire, qui n'a de cesse de poser ses questions aux personnes en mesure de le renseigner sur les liens qui mènent d'Hannibal à Oddny. Mais il n'y a pas que lui. Les deux frères au comportement étrange, le mari de la femme disparue, les camarades d'Hannibal, les dialogues (comme toujours dans les polars, il y en a beaucoup) entre Erlendur et les autres personnages sont parfaitement crédibles et croqués sur le vif. Se déploie devant le lecteur non seulement l'image d'une île pas comme les autres mais celle d'une fière nation.

Voici un roman qui séduit par son exotisme tout en sortant le lecteur de son quotidien en nous rassurant : en Islande, on aime, vit et meurt, parfois assassiné, comme ailleurs.

✱ HANS-JÜRGEN GREIF

roman



## STÉPHANE LEDIEN

*Sur ses gardes*

(*Les phalanges d'Eddy Barcot, Tome 1*)

Montréal, À l'étage, 2015, 288 pages

Stéphane Ledien, auteur français installé à Québec depuis quelques années, donne naissance à une série policière, *Les phalanges d'Eddy Barcot*, dont le premier tome nous présente en quelque sorte la formation du héros, qui apprend à la dure le métier d'enquêteur, alors qu'il cherche à retrouver le jeune frère de 18 ans de sa meilleure amie, disparu de la cité depuis plusieurs jours. Eddy Barcot, ex-champion du monde de boxe, connaît bien les jeunes délinquants du quartier : s'il s'est recyclé en gardien de sécurité pour un grand magasin pour gagner sa vie, le soir, il s'active au gym ou au ciné-club pour initier les ados à ses deux passions, la boxe et les vieux films de série B, afin de détourner ces jeunes maghrébins en mal de magouilles des chemins périlleux de la criminalité. À partir des maigres indices qu'il possède sur la disparition de Jalil, Barcot remonte patiemment la filière, s'aventurant, à mesure qu'il avance, dans des zones de plus en plus dangereuses, pour finalement débusquer un réseau d'intégristes radicaux qui cherchent à enrôler les jeunes et planifient des actes terroristes. L'intrigue imaginée par Ledien s'inspire de faits et de personnages réels : l'action du roman se déroule d'ailleurs en 1999, à la veille du changement de millénaire, époque où se nouaient, à l'échelle mondiale, les scénarios des groupes rebelles armés pour frapper d'un grand coup le monde occidental. On connaît la suite... La première aventure d'Eddy Barcot s'achève justement alors que le héros, recruté par le « Service Action » de la Sécurité extérieure pour ses talents d'enquêteur autonome, voit avec horreur s'effondrer les tours jumelles du World Trade Center le 11 septembre 2001, en direct sur son téléviseur. On laisse entendre que sa prochaine mission l'amènera de ce côté-ci de l'Atlantique pour infiltrer le réseau terroriste.

L'intrigue de ce premier roman de la série est touffue, pleine de rebondissements, au gré des découvertes et rencontres d'informateurs que l'ex-boxeur amasse en avançant dans son enquête. À ce titre, l'effet crescendo s'avère assez bien réussi, puisque la piste ténue du départ s'élargit et se complexifie petit à petit, jusqu'à déployer ses tentacules en Allemagne et en Angleterre pour remonter aux têtes dirigeantes de ce vaste réseau. La progression du récit paraît toutefois inégale par moments, alors que le narrateur, particulièrement disert, s'arrête sur des détails en début de parcours, pour précipiter l'action et la description des événements à partir des deux-tiers de son histoire. En outre, le personnage même de Barcot, s'il apparaît un peu cliché dans les premières scènes, improvisant son rôle de détective en même temps qu'il l'apprend, semble en fin de parcours avoir trouvé sa voix et son jeu. Au terme de cette aventure, Eddy Barcot est assu-

rément un héros de polar plus aguerri et les prochains tomes de sa trilogie promettent déjà d'être captivants.

✱ ISABELLE L'ITALIEN-SAVARD

## VALÉRIE LESAGE

*Ne me tue pas si tu t'en vas*

Les éditions JCL, Chicoutimi, 2014, 165 pages

Il est des romans qu'on lit et qu'on oublie aussitôt la lecture terminée. Il en est d'autres qui nous marquent et qui restent gravés dans notre esprit. *Ne me tue pas si tu t'en vas*, premier roman de la journaliste Valérie Lesage, fait partie de ces derniers. C'est un roman de deuil, à la suite du suicide de l'être cher. Il met en scène Satie, une jeune avocate montréalaise de talent qui, dévastée par la mort tragique de celui qu'elle aimait et qu'elle croyait l'homme de sa vie, décide de fuir en Norvège et dans ses îles du bout du monde, au-dessus de l'Arctique, pour tenter de se perdre, sinon d'oublier qu'elle existe. Heureusement, elle entre en contact avec des êtres qu'elle ne connaît pas mais qui l'aideront à retrouver la paix et, peut-être aussi, la joie de vivre.

Ce suicide, elle ne l'a jamais vu venir, comme cela arrive souvent dans la réalité. L'idée de ce roman est venue à la nouvelle romancière alors que, en 2002, m'a-t-elle confié lors d'une rencontre au Salon du livre de Québec, elle participait à un colloque sur la prévention du suicide en Norvège et qu'elle a pu voir, de ses yeux, la célèbre toile *Le cri* d'Edvard Munch, au Musée Munch d'Oslo. Il n'en fallait pas plus pour faire voguer son imagination et la convaincre de se lancer dans la construction de ce roman, combien émouvant, sombre, triste aussi, mais avec une lumière qui permet à la protagoniste d'espérer des jours meilleurs, dans un nouveau décor, loin des siens, de renaître en somme.

Dédié à Michaël Sheehan, ancien juge de la Cour du Québec, qui a lui-même perdu un fils par suicide et qui a choisi de se consacrer à la prévention d'un geste aussi tragique un peu partout au Québec, dans les écoles surtout, *Ne me tue pas si tu t'en vas*, dont le titre sans doute s'inspire de paroles d'une chanson de Dan Bigras, « Tue-moi », ne laissera personne indifférent. Par surcroît, le roman est écrit dans une langue de grande qualité, toute pleine d'émotion. C'est un vrai cri de délivrance pour l'héroïne, pourtant dépendante d'une situation qu'elle croyait désespérée, au moment de son départ vers d'autres horizons. Il lui aura suffi de changer d'air, de rencontrer des personnes capables d'écoute, non pas pour oublier mais pour renouer avec la vie, avec le goût de la vie. Voilà certes un roman bouleversant, d'une poignante vérité, d'une écrivaine à découvrir qui a certainement d'autres projets pour nous surprendre à nouveau.

✱ AURÉLIEN BOIVIN

roman



**ANNIE LOISELLE****Papillons**

Éditions Stanké, Montréal, 2014, 185 pages

Dans *Papillons*, roman d'Annie Loisel, un homme meurt et quatre femmes, toutes bien différentes, se retrouvent face à elles-mêmes devant la perte de ce mari et de ce père. Ces femmes vivaient un peu dans l'ombre d'elles-mêmes, dans l'ombre de cet homme qui prenait tant de place, plus qu'elles ne le croyaient. Ces femmes, tranquillement, ouvrent leurs ailes et se découvrent papillons.

Augustine, l'épouse effacée et silencieuse, se retrouve seule dans une maison où elle ne s'est jamais sentie chez elle. Le poids de sa propre présence pèse de plus en plus entre ces murs qui lui rappellent sans cesse Albert, mais qui lui rappellent également que, « trop de liberté, pour [elle], c'est surtout manquer d'importance ». Que faire maintenant qu'elle ne sert plus Albert, qu'il n'est plus là pour lui crier son impatience, pour lui rappeler qui elle est ?

Térésia, l'aînée, est née du premier mariage d'Albert avec son grand amour, Thelma. Femme de médecin et mère de jeunes jumeaux, elle passe ses journées dans sa grande et belle maison de bourgeoisie, où tout est à l'ordre, tout est propre. Elle attend le retour de ses enfants, celui de son mari qui revient tard du travail et, une fois qu'ils sont là, elle ne se sent pas mieux, devenant vite impatiente. Quelque chose lui manque, malgré l'amour de son mari et la présence des enfants. Trop souvent, cette femme s'occupe de la vie des autres plutôt que de regarder la sienne. Par solidarité pour son père qui avait perdu son grand amour, elle reste frigide et froide, fuyant ses propres fantasmes et sa joie de vivre.

Alyssa est l'enfant sandwich, la deuxième des filles. Même si elle est pétillante et ingénue, elle continue de subir la présence autour d'elle d'un artiste médiocre et infidèle. Toutes les raisons sont bonnes pour rester : leur enfant, l'habitude, le manque à gagner. Puis Alyssa trouve un nouveau travail au collège et tous les étudiants ne parlent plus que d'elle au département.

La cadette, Anne, a choisi un rythme de vie qu'Albert détestait : la danse. Ainsi, elle s'offre à tous ceux qui souhaitent la regarder, son besoin de danser étant aussi fort qu'un second souffle. Elle « a besoin de ces regards comme preuves d'amour. Elle n'en a jamais assez ». Cela lui donne l'impression d'exister, d'être aimée. Et puis, même si elle a toujours su qu'elle préférerait les femmes, elle pense à essayer l'amour d'un homme, pour voir, pour tout contredire. Surtout pour vivre.

Voici l'histoire de quatre femmes portée par une écriture sobre et incisive. Les mots ont tout un pouvoir dans ce texte : ils tranchent, ils brillent et ils chantent pour nous donner des images fortes et belles de ces femmes pleines du besoin de vivre enfin leur vie. Difficile de ne pas s'y retrouver, difficile de ne pas aimer. Loisel réussit à nous faire vivre

avec justesse et délicatesse les émotions des personnages, ce qui nous amène à nous questionner à notre tour sur les emprises dans notre vie. Ce roman pourrait se retrouver entre toutes les mains, des femmes comme des hommes. Car les hommes sont beaux dans ce texte : ils sont sincèrement amoureux des femmes et ont envie, eux aussi, d'entrer dans la danse. Un vrai petit bijou que nous présentent les Éditions Stanké.

\* MARIE-MICHELLE POULIN

**MARIO VIVIER****Dieu et le docteur Grübber**

Triptyque, Montréal, 2014, 223 pages

À l'aube d'un siècle nouveau qui s'annonce riche en découvertes et avancées scientifiques, mais qui altérera le rapport qu'entretiennent les hommes avec la religion, le docteur Hans Grübber reçoit une missive signée par nul autre que Dieu. Dans sa brève lettre, Dieu prie Grübber de bien vouloir l'admettre dans sa clinique, sise en pleine campagne allemande. Le récit débute donc dans cet établissement dont s'enorgueillit le propriétaire, et construit à même les décombres d'un manoir incendié quelques années plus tôt. La forêt environnante revêt cet aspect lugubre que confèrent les brèves et grises journées d'automne.

Deux jours plus tard s'amorce le traitement de cet étonnant patient qui, au plus grand étonnement du docteur, ressemble à s'y méprendre à l'illustre Sigmund Freud. Se heurtent alors dans l'esprit de Grübber de nombreuses conjectures au sujet non seulement de l'identité de son patient, mais aussi des motifs de sa présence. C'est entre autres auprès de la baronne Salomé Von Pappenheim, jeune veuve adepte de spiritisme dont il s'est follement épris, que le docteur tentera d'élucider cette énigme.

Le roman est ponctué d'analepses qui laissent filtrer avec parcimonie une lumière blafarde sur le parcours du docteur : des bribes de son enfance, sa première rencontre avec la baronne, ses voyages, notamment son séjour à Paris, où il fait la connaissance de Freud, mais aussi son séjour à Londres, en 1888, soit au moment où Jack l'Éventreur commet ses premiers crimes. Ces retours en arrière se présentent souvent sous la forme d'extraits du journal du docteur, là où il témoigne des rencontres avec son patient, là où sont inscrites certaines de ses pensées les plus intimes.

Au fil des séances entre le patient et son médecin, séances parfois planifiées mais plus souvent fortuites, se tisse une trame narrative mystérieuse et captivante. Mystérieuse, parce qu'elle entraînera Grübber dans les abysses de son propre inconscient, là où rêve et réalité se confondent, là d'où émergera l'inconnu qu'il voit quotidiennement dans le miroir, celui qu'il est vraiment. Captivante, parce que le lecteur est tenu en haleine par les nombreux revirements et révélations qui surgissent du récit.

\* MARIE-AUDE PLANTE

